

lonté humaine, mais bien un conseil miraculeux de Dieu qui a fait de lui un apôtre. Les Actes nous le montrent accablé de tribulations de tout genre, mais toujours ferme, toujours sous l'assistance miraculeuse de Dieu : c'est ce dont il nous donne lui-même l'assurance (2. Cor. 6, 4-10. 11, 23-28.). Les Actes des Apôtres font mention de nombreuses manifestations de forces miraculeuses au milieu de l'Eglise, et Paul les présente comme un fait généralement connu des Chrétiens, (1. Cor. 12, 8-10. 14.). Et ce qui étonne le plus, au milieu de tout ce merveilleux, c'est de voir cet apôtre constamment témoin de tant de miracles, et cependant n'en attendre aucun. Il sait que son compagnon Pierre a été délivré de ses liens par une apparition céleste ; il n'a point oublié qu'à Philippes, tous les fers ont été brisés, toutes les portes ont été ouvertes par l'effet d'un tremblement de terre (Act. 16.) ; et cependant à Rome il porte ses chaînes patiemment, comme un homme qui n'a aucun droit de compter sur quelque chose d'extraordinaire en sa faveur ; il ignore ce qui l'attend, de la mort ou de la délivrance (Phil. 1. 20.). Dans toutes ses paroles, depuis Césarée jusqu'à Rome, et plus tard dans toutes ses Epîtres, rien n'indique qu'un événement miraculeux quelconque doive le sauver. Et l'on voudrait le ranger dans la même catégorie que le premier venu des Juifs qui voit des miracles partout !

§ IV.

Crédibilité de l'histoire évangélique, prouvée par sa comparaison avec d'autres traditions qui ont, en apparence, la même nature.

C'est la comparaison des traditions antiques et modernes soit dans leur ensemble, soit dans leurs détails, avec l'histoire miraculeuse du Nouveau-Testament, qui a le plus contribué, dans les derniers temps, à faire naître et à entretenir le doute sur la véracité des récits évangéliques. Car, comme a dit un poète : « Quand nous avons été souvent trompés par des fables, nous sommes en garde contre la vérité elle-même, qui se présente à nous sous le voile du merveilleux. »

Toutefois, si l'histoire fabuleuse et l'histoire véridique des Évangiles se trouvent basées sur une idée commune, la généralité et, par conséquent, la nécessité de l'idée chrétienne, en ressort avec plus d'évidence.

La superstition elle-même est une ombre projetée sur la vie par la vérité. Elle emprunte à celle-ci la vertu de rendre à l'âme le calme dont on éprouve un besoin invincible. Mais il existe une différence essentielle entre ces images trompeuses et la vérité évangélique. Si l'histoire de l'idée a été pressentie dans les premières, bien qu'impar-

faitement, elle revêt, dans la dernière seule, le corps qui lui convient, et entre dans le cercle de la réalité. Cette différence, il est vrai, est niée par nos adversaires sur tous les points où ces parallèles peuvent se présenter. Du reste, l'emploi de cette arme contre l'histoire miraculeuse du Nouveau-Testament n'est pas récent. Celse, comme on le voit dans Origène (*Contra Celsam*, 1, ch. 6, 67.), oppose aux miracles chrétiens, tantôt les prodiges des thaumaturges païens, tantôt ceux de la Mythologie; et les narrations mythiques employées par Origène lui-même (ch. 8.), en parlant de Platon, de Pythagore et de Socrate, seraient également susceptibles d'être opposées aux miracles évangéliques. Les Païens nous ont même laissé des ouvrages de polémique contre le Christianisme, dans lesquels l'argumentation est principalement basée sur des parallèles de ce genre. Au commencement du iv^e siècle, un gouverneur de Bythinie, Hérodoclès, qui, par sa guerre contre les Chrétiens, se servait à la fois du glaive et de la plume, écrivit contre eux un livre, où il établit un parallèle entre les miracles du thaumaturge Apollonius de Tyane et les miracles du Christ; il refuse aux faits de l'histoire miraculeuse du Christianisme la crédibilité historique qu'il accorde à un haut degré, à ceux d'Apollonius. « Il faut réfléchir, dit-il, que les miracles de Jésus ont été rapportés dans un style hyperbolique par Pierre, Paul et autres gens semblables / personnages

menteurs, grossiers et adonnés à la sorcellerie, tandis que ceux d'Apollonius l'ont été par Maimex d'Ega, Philostrate d'Athènes, et Damis le philosophe. Ce dernier a vécu avec lui, et ils possédaient tous les trois un esprit éminemment cultivé; ils étaient remplis de respect pour la vérité, et, par amour de l'humanité, ils ne voulaient pas que les actions d'un homme aussi noble et chéri des Dieux restassent ignorées. — La même absence de saine critique, que l'on rencontre dans tant d'autres parallèles établis dans ces derniers temps, caractérisait déjà ce premier essai, cette première prétention de réfuter la vérité historique de l'Évangile, au moyen de rapprochements équivoques. Cet Apollonius de Tyane est en effet un thaumaturge qui paraît être né à la même époque que le Christ et avoir vécu jusque sous le règne de Nerva, de 96 à 98. Sauf quelques mots succints qui ont trait à lui, particulièrement dans Dion-Cassius, toutes les autres relations qui le concernent ont été perdues jusqu'à Philostrate. L'ouvrage détaillé de ce rhéteur du iii^e siècle, est le seul qui nous reste, le seul aussi sur lequel Hérodoclès s'est appuyé. Cet ouvrage fut composé pour servir de lecture à Julie, femme de l'empereur Septime-Sévère, et l'auteur y donne, comme des sources historiques, les relations qu'un Assyrien nommé Damis, disciple fidèle du thaumaturge, doit avoir composées, et qu'un parent de ce même Damis, dont on ne dit pas le nom, doit

avoir mises entre les mains de l'impératrice Julie. Mais en premier lieu, aucun autre ouvrage ne faisant mention de ce Damis, nous n'avons aucune certitude sur l'exactitude de ses relations. En second lieu, l'œuvre de Philostrate est composée dans un style pompeux, et l'auteur employait très probablement les figures de la Rhétorique à orner les documents historiques qu'il avait sous les yeux. L'ouvrage est, en outre, rempli de grossiers anachronismes. On peut même regarder comme vraisemblable que Philostrate a voulu tout simplement et dans un but de polémique établir un parallèle entre Jésus, le thaumaturge des Chrétiens, et un thaumaturge païen, et que dès-lors les traits de détail ont été inventés à ce dessein, ainsi que l'a démontré le savant traité de Baur, sur Apollonius (dans la livr. 4^e, 1832, du *Journal de Tubingue**). Ces diverses circonstances n'ont cependant point arrêté quelques rationalistes, amateurs de polémique. Elles ne les ont point empêchés d'en forger, quoique d'une main maladroite, une arme contre la foi chrétienne. C'est ce que Blount fit, le premier, en 1680, dans sa traduction des deux premiers livres de Philostrate, et c'est ce qu'essaya plus tard, un auteur anonyme, dans le livre intitulé : *Certitude des preuves de l'Apollinisme* (Franc-

* On peut voir, pour plus de détails, l'*Histoire d'Apollonius convaincu d'impieété*, par Ellies Dupin.

(Note de l'Éditeur.)

fort, 1787). Il s'est cependant, depuis, rencontré un auteur, qui, aiguisant cette arme grossière d'une main plus exercée, lui a donné tout le mordant dont elle est susceptible. L'Agathodémon de Wieland, n'est en effet qu'une fiction qui, sous prétexte d'expliquer naturellement la vie du thaumaturge de Tyane, nous montre du doigt le thaumaturge de Nazareth.

Il s'agit maintenant de savoir si les Apôtres et les Évangélistes ont rempli les conditions exigées par une saine critique ; et c'est un point sur lequel nous avons déjà eu à nous expliquer dans le cours de nos recherches. On les a accusés d'être des esprits bornés et de voir partout des prodiges. Nous répondrons d'abord à cette accusation : ceux qui, par horreur des miracles, commencent par décider que les miracles sont impossibles, ont-ils bien le droit d'accuser les autres d'aimer les miracles, de les rechercher ? A celui-là seul qui ne s'est pas décidé sur la possibilité ou l'impossibilité des miracles en général, il est permis de se prononcer par *oui* ou par *non* sur le fait d'un miracle particulier. Quiconque a la prétention de porter un jugement sur les faits surnaturels doit commencer par dire avec Augustin : *Dandum hoc est Deo, eum facere aliquid posse quod nos investigare non possumus*. La passion, comme l'aversion, pour les miracles, est une maladie ; elles sont l'une et l'autre une faiblesse de la nature humaine. Ceux auxquels la critique inspire cette horreur du surna-

tuel, et qui s'en vante comme d'une prérogative de leur siècle, ne rendent en vérité justice ni aux siècles qui les ont précédés, ni aux Apôtres eux-mêmes. Les hommes étaient-ils donc jadis composés d'une autre substance, pour ne pas aimer aussi les choses palpables? Placés dans un milieu où le miracle, cet enfant chéri de la foi, était si bien accueilli, ils n'en ont pas moins, à peine rassasiés par le premier miracle de la multiplication des pains, manifesté de nouveau leurs craintes pour l'avenir: Où prendrons-nous du pain, demandaient-ils (Matt. 16, 7.)? « Oh! hommes de peu de foi, ne comprenez-vous donc point encore? » Voilà les reproches qu'ils doivent entendre. Ferme ment convaincus que l'homme qui était mort sur la Croix, était celui « qui devait racheter Israël, » ils n'en sont pas moins restés près de son tombeau, ayant à peine le pressentiment qu'il devait encore se passer quelque chose; et il leur a fallu subir ce reproche: « O insensés! dont le cœur est tardif à croire ce que les Prophètes ont annoncé (Luc, 24-25.)! » Est-il étonnant qu'un tel traitement ait fini par étouffer l'esprit de doute? et même Thomas, auquel sa foi incertaine et son amour des choses palpables a depuis longtemps mérité d'être canonisé par le pontife de Heidelberg*, n'est-il pas une preuve frappante que

* Le D^r Paulus, professeur à Heidelberg.

(Note de l'Éditeur.)

le génie de la critique ne date pas du XIX^e siècle?

Si, d'une part, Thomas nous montre, dans les Apôtres, une foi faible et défiante en présence des miracles, Luc et Paul, d'autre part, nous ont déjà fait connaître ce juste-milieu qui admet le miracle là où il se manifeste, sans cependant soupirer maladivement après lui là où il se dérobe à nos regards. Pour prouver que l'imagination de ces hommes ne posait point une couronne brillante de miracles sur tout front saint et sacré, nous ne rappellerons ici qu'une circonstance bien digne de remarque: il est expressément dit dans le quatrième Évangile, que *Jean-Baptiste n'avait fait aucun miracle* (Jean, 10, 41.). Nous ne doutons pas que, puisant dans son fonds intarissable de bonnes raisons, notre critique n'en trouve une toute prête sous sa main pour expliquer ce passage: « Évidemment, nous dirait-il, cette remarque du quatrième Évangile n'avait d'autre but que d'élever et de glorifier Jésus au dessus de Jean; et c'est par la même raison que cet évangile ne parle pas des relations plus anciennes qui avaient existé entre Jésus et Jean-Baptiste. En effet, dit-il, moins Jean-Baptiste avait précédemment connu Jésus, qu'il exaltait si haut dans la suite, plus la scène étonnante qui le lui désignait avait de poids; moins ses relations avec lui paraissent le résultat de circonstances naturelles, plus elles semblaient dériver immédiatement de la volonté de Dieu même. » — Mais supposons que l'on

eût attribué à Jean une foule de miracles, il est hors de doute que, dans ce cas aussi, la corne d'abondance des bonnes raisons n'aurait pas fait défaut. On eût raisonné ainsi : « L'intérêt de la légende n'exigeait-il pas que Jean, qui devait annoncer Jésus, fût entouré d'un chœur de miracles ? Tout l'éclat qui environnera le précurseur de Jésus, ne retombera-t-il pas sur Jésus seul ? Plus Jean nous eût été représenté comme un homme ordinaire et sans importance, moins son témoignage aurait eu de poids. On devait au moins le représenter comme un prophète, et le don des miracles n'était pas moins inhérent à la qualité de prophète que celui de prédire l'avenir. » — Ainsi raisonnerait la critique. Comme on le voit, savoir se servir de tous les moyens, n'est point un talent à dédaigner ! — Mais nous ne devons point oublier ici qu'au moins les miracles de Jésus sont presque tous par leur nature même complément à l'abri d'une illusion des sens.

Voilà des arguments que nous devons toujours avoir sous les yeux, lorsque nous examinerons le cercle des légendes comparées à l'histoire évangélique.

L'extension que ces parallèles ont donnée dans ces derniers temps à l'argumentation rationaliste est immense : il n'existe aucun mythe qui n'ait été opposé, sans égard aux circonstances historiques, aux relations miraculeuses du Nouveau-Testament. Par exemple, on sait comment Romulus, dont l'a-

pothéose a été racontée par Tite-Live après 740 ans, a fourni un parallèle avec l'ascension du Christ. La neuvième incarnation de Wichnou, Bouddha, né de la Vierge Maïa, a servi également de thème à un parallèle historique avec la naissance de Jésus-Christ ; et pourtant cette légende n'est que l'expression symbolique d'une idée philosophique. Bien

Volney a prétendu trouver aussi le type original de notre histoire évangélique dans une légende de Crichna (*Ruines*, p. 267). Mais Bentley a démontré que la rédaction de cette légende ne pouvait être antérieure au VII^e siècle de notre ère (V. le IV^e Discours de M^g Wiseman sur l'accord des sciences avec la religion révélée, 1^{re} partie), et il en a conclu que les analogies de cette légende avec nos évangiles proviennent d'emprunts faits au Christianisme. Les travaux récents, dont le Bouddhisme et la religion du Tao ont été l'objet, conduisent à un résultat analogue, en ce qui concerne les légendes de Bouddha et de Lao-tseu. Si le fond primitif de ces légendes est antérieur à notre ère, les détails qui rappellent la vie du Christ, ne tiennent pas à ce fond primitif. Du reste, nous ne doutons pas que l'idée du Rédempteur, attendue depuis l'origine du monde, et la notion plus ou moins confuse de l'incarnation n'aient servi de thème à un grand nombre de mythographies payens, et spécialement aux auteurs de ces légendes. Que, plusieurs siècles avant Jésus Christ, des sectaires de l'Inde et de la Chine aient appliqué les traditions messianiques à Crichna, à Çakya-Mouni, à Lao-tseu, comme Virgile les appliqua, par une flatterie sacrilège, au fils de Pollion, et comme des fanatiques de la Judée les appliquèrent à Barcochébas, il n'y a rien là qui doive nous embarrasser, ou nous surprendre ; tout au contraire. Quand l'universalité de ces traditions se montre ainsi dans

plus, Bouddha a rendu trois autres fois ce même service aux incrédules, sous les différents noms chinois, siamois et mongol de Fo, de Somonokodam et de Çakya-mouni. Il serait facile de prouver, par cette méthode, que Blanchard n'a point fait une ascension malheureuse, puisque la légende d'Icare est un mythe; — que Parry nous a fait des contes sur les Esquimaux, puisque les Pygmées d'Hérodote sont une fable; — que Napoléon n'est point allé jusqu'à Moscou au nord, et jusqu'au Caire au midi, puisque les campagnes d'Hercule dans le pays des Amazones et dans l'île d'Erythie sont des exagérations de l'Histoire.

Mais, si nous détournons les yeux de semblables parallèles, indignes de la critique, il nous reste encore un vaste ensemble de légendes, dont les rapports avec l'Histoire semblent autoriser une comparaison avec nos évangiles canoniques. Nous en extrairons donc quelques-unes, et nous choisirons

l'abus même que tous les peuples payens en ont fait, n'avons-nous pas droit d'en conclure que ces traditions avaient leur source dans la foi primitive de l'humanité, et que le Dieu-Sauveur était bien, suivant l'expression de nos saintes Écritures, le désir des nations? — Cfr l'Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien, par M. E. Burnouf; le *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*, par M. Pauthier; un *Spécimen du Gya-ther-rol-pa* publié par M. Foucaut, le *Foe-koué-ki*, publié par A. Rémusat, Klaproth et Landresse, la traduction du *Harivansa* par M. Langlois, etc. (Note de l'Éditeur).

de préférence les plus intéressantes, celles qui datent des temps postérieurs à Jésus-Christ et rentrent dans le domaine religieux. Nous examinerons d'abord le cycle des légendes qui, dans l'ordre des temps, se rattachent immédiatement à l'histoire évangélique et ont la prétention de la compléter, ou même de la redresser.

A. Cycle des Apocryphes.

Tous les monuments de l'histoire primitive du Christianisme qui n'ont pas été insérés dans le Nouveau-Testament, sont désignés sous le nom d'*apocryphes*. Cette exclusion leur imprime un cachet d'incertitude, sous le rapport historique, ou d'opposition à l'esprit du Christianisme, sous le rapport dogmatique.

Si l'histoire évangélique était comprise elle-même dans le domaine du mythe, il faudrait naturellement s'attendre à ne pas trouver, dans ces légendes apocryphes, un caractère essentiellement différent de celui des récits du Nouveau-Testament. Elles devraient se distinguer seulement des légendes qui les ont précédées, à peu près comme un édifice plus moderne et construit dans le même style, se distingue d'un temple plus ancien, auquel il se trouve accolé. Mais il en est tout autrement. Il est en effet reconnu que le cycle des évangiles apocryphes ne

ressemble pas plus à celui des évangiles canoniques que les marionnettes au drame du genre le plus élevé. Le portail grec accolé à la cathédrale gothique de Tolède, et le clocher élevé sur le Parthénon d'Athènes n'offrent pas de contraste architectonique plus choquant que celui de ces monuments apocryphes, comparés aux livres canoniques. Il existe une différence si énorme entre ces deux classes de récits, qu'on reconnaît immédiatement le caractère de l'histoire apocryphe, jusque dans ses moindres détails.

Nous avons déjà remarqué le peu de rapport qui existe entre ces deux genres d'écrits. La prédilection pour un mélange de couleurs heurtées indique un goût mal formé. On reconnaît de même, sur-le-champ, à ce mélange de couleurs bizarres et vraiment dignes des Chinois, l'absence d'instruction religieuse chez les apocryphes. On peut dire avec vérité que la teinte donnée à ces œuvres par leurs auteurs tient essentiellement à la manière dont ils comprenaient l'histoire qu'ils écrivaient. Ce n'est ni l'intérêt de la religion, ni le soin de son âme et de celle des autres, ni cet attachement plein de reconnaissance pour Celui qui se fit pauvre afin de nous rendre tous riches, qui portent l'écrivain apocryphe à prendre la plume, et le guident dans son travail. Il n'est, en un mot, dirigé par aucun de ces motifs internes qui ont engagé nos évangélistes à écrire.

« Ces paroles sont écrites, dit Jean (ch. 20, 31), afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu, et que par la foi vous obteniez la vie en son nom. » Le but des apocryphes est uniquement de satisfaire un attrait puéril pour le merveilleux. C'est, à proprement dire, ce qui caractérise *le conte*; et même là où un intérêt religieux aurait pu se rencontrer, rien, dans la narration, ne s'élève au-dessus du caractère du conte. Partout, dans nos évangiles, le Christ occupe si complètement le premier plan, que ses miracles eux-mêmes, malgré toute leur grandeur, ne le relèguent pas une seule fois au fond du tableau. Ces miracles, en effet, ne sont pas des *τέρατα* et des *σημεία*, mais des *σημεία*, qui ne font que reporter constamment la pensée sur le mystère du royaume spirituel, dévoilé en Jésus. Dans les apocryphes au contraire, les *portenta* grotesques et aventureux absorbent tellement l'attention, qu'ils la détournent même de leur auteur. De même que nous voyons parfois une étoile filante effacer l'astre dans la direction duquel elle est tombée, le merveilleux remplit à tel point ces légendes, qu'il n'y reste plus de place pour les enseignements du Seigneur. En revanche, les prédécesseurs, les contemporains et les apôtres de Jésus y acquièrent une haute importance. Quelques-uns des apocryphes, tels que l'*Historia Josephi*, sont expressément composés pour la fête des Saints.

Appelons l'attention spéciale du lecteur sur une

circonstance qui a rapport aux paroles de Jésus. N'est-il pas bien digne de remarque, n'est-il même pas inexplicable, au point de vue naturel, que des hommes d'une éducation nulle, comme étaient les Apôtres, ne nous aient fait connaître aucune sentence du Christ, que l'on puisse traiter d'*insignifiante*, ou de *triviale* ? Que l'on se fasse rapporter les discours et les actions d'un homme d'un grand génie par un homme pieux, sans instruction, mais du reste plein de bon sens: il n'apercevra jamais la limite exacte entre ce qui offre une importance véritable et ce qui est indifférent. Aussi voyez les évangiles apocryphes : c'est à peine si l'on y rencontre une sentence digne d'être recueillie, à moins que la Gnose n'ait inspiré à l'écrivain des idées plus élevées que celles où il se complait.

Nous avons eu l'occasion ci-dessus d'extraire, pour les lecteurs auxquels la littérature apocryphe est inconnue, deux exemples pris dans ces ouvrages ; ils peuvent servir à faire sentir le contraste qui existe entre eux et nos relations évangéliques. Nous y en joindrons un troisième, tiré de *l'Évangile de Jacques*, évangile qui appartient au second siècle après le Christ, et où, à partir du ch. 18, l'enfantement de Marie est raconté de la manière suivante : « Et Joseph trouva une grotte dans laquelle
 « il la conduisit ; et il alla chercher une sage-femme
 « dans les environs de Bethléem ; et Joseph allait et
 « il n'allait point ; et il regardait le ciel, et il voyait

« le pôle du ciel immobile ; et les oiseaux du ciel
 « trembler ; et il regarda vers la terre, et il aperçut
 « une chaloupe ; et les ouvriers qui s'y trouvaient
 « étaient couchés ; et ceux qui voulaient soulever
 « quelque chose ne soulevaient rien ; et ceux qui
 « voulaient porter quelque chose à leur bouche, ne
 « portaient rien à leur bouche ; mais leurs regards
 « à tous étaient tournés vers le ciel. Et je vis des
 « moutons que l'on conduisait aux pâturages et qui
 « ne bougeaient pas ; et le berger leva la main pour
 « les frapper, et sa main resta sans mouvement ; et
 « des boucs restaient immobiles près d'un ruisseau,
 « la bouche tout près de l'eau, et cependant ne
 « buvant pas ; car tout était saisi d'étonnement.
 « Voilà qu'une femme descendit de la montagne,
 « et dit : homme, où vas-tu ? Je lui dis : je cherche
 « une sage-femme. Elle demanda : d'Israël ? Je ré-
 « pondis : oui. Elle dit : qui a enfanté dans la
 « grotte ? Je dis : ma fiancée. Elle demanda : est-ce
 « qu'elle n'est pas ton épouse ? Je répondis : c'est
 « Marie, élevée dans le temple du Seigneur, qui
 « a conçu du saint Esprit. Alors la sage-femme
 « dit : cela est-il la vérité ? Je dis : viens et sois-en
 « témoin. Et elle vint avec moi, et elle s'arrêta près
 « de la grotte, qui était ombragée par une nutée ;
 « en sorte qu'elle s'écria : mon âme s'est élevée,
 « car j'ai vu un nouveau spectacle : le salut est ar-
 « rivé à Israël. Alors le nuage s'éloigna de la grotte ;
 « et une lumière éblouissante apparut dans la

« grotte ; et au moment où la lumière se retira ,
« l'enfant parut , et prit le sein de sa mère. Là-
« dessus , la sage-femme s'empresse de sortir , et elle
« rencontra Salomé , et lui dit : Salomé , j'ai un
« nouveau miracle à te raconter : une vierge a
« enfanté , et elle est restée vierge , ce qui est con-
« traire à la nature. » Que ceci nous suffise ; car ,
immédiatement après cette narration , suit une
enquête que Salomé fait subir à Marie par rapport
à ce miracle , enquête qui forme le contraste le plus
tranché avec la chasteté délicate que l'histoire évan-
gélisme a mise à indiquer plutôt qu'à raconter ce
prodige.

Maintenant , plaçons sur la même ligne ces deux
cycles de miracles : l'apocryphe et le canonique.
S'ils appartiennent également tous les deux au seul
domaine de la légende d'invention , la prodigieuse
différence de leur caractère devra paraître un pro-
blème difficile à résoudre. Selon Strauss , l'histoire
des luttes de Jésus a suivi , dans la formation du
mythe , une progression ascendante , s'élevant « à la
troisième puissance. » Si la première transforma-
tion de l'histoire montrait Jésus prévoyant sa Pas-
sion , la seconde , celle des synoptiques , la lui fait
ressentir d'avance , et dans la troisième , celle
de Jean , il va jusqu'à remporter , toujours d'avance ,
la victoire sur sa crainte. Le même esprit pré-
side à ces trois degrés. Mais d'où vient donc cette
caricature que l'on voit apparaître subitement dans

le quatrième degré de formation de la légende
évangélique ?

Strauss a sauté , pour ainsi dire , à pieds joints
par dessus cette question. Il s'est emparé d'une
règle posée par le Dr Schneckengerber , règle qui
fait disparaître la difficulté en un clin-d'œil. « Au
« surplus , dit-il , Schneckengerber rappelle avec
« raison que l'évolution du mythe a du *maximum* et
« un *minimum* ; ce que l'on peut définir avec plus de
« précision , en disant que partout la production des
« mythes a deux périodes : une période primaire , puis
« une période secondaire. Les produits sains de la
« la première période (nos évangiles canoniques)
« se distinguent par une noble simplicité ; les
« produits malades de la seconde , au contraire ,
« (les apocryphes du Nouveau-Testament) sont ca-
« ractérisés par le défaut de naturel et par l'exagé-
« ration. » Notre critique se borne à cette courte
observation qui , selon lui , doit nous satisfaire.
Nous ne pouvons cependant le tenir quitte à si bon
marché , et nous devons nous étonner que , dans
une pareille recherche , il se soit lui-même con-
tenu de si peu.

Il serait d'abord à désirer que l'on démontrât
cette assertion , en en faisant l'application à l'histoire
mythique de divers peuples , afin de voir clairement
si les parallèles que notre critique a en vue sont
de nature à être employés ici , et surtout quelles sont
les circonstances de temps dans lesquelles ces périodes ,

la période primordiale et la période secondaire, se sont manifestées. Par exemple, quelle est, dans la mythologie grecque, la période regardée comme secondaire par le D^r Strauss ?

Un savant adversaire du Docteur, M. Hoffmann, lui a fait cette objection : « Il est facile de prouver que, dans sa formation, le Mythe suit une marche diamétralement opposée. Le Mythe le plus ancien étant plus symbolique, plus allégorique, et n'ayant pas revêtu complètement la forme historique, renferme partout, dans la mythologie indienne comme dans la mythologie grecque, les récits les plus étranges; tandis que les événements relatés dans les mythes postérieurs sont d'autant plus naturels que ces mythes sont plus modernes. » L'observation historique confirme cette opinion sur le développement des mythes*. Le mythe philosophique a sans doute une crue lente et graduelle, comme l'Histoire, et comme la simple légende; mais, abstraction faite des cas où la Comédie s'est emparée des mythes pour atteindre son but, les mythes ne deviennent pas plus monstrueux dans leur cours à travers les âges; ils revêtent au contraire, à l'instar des symboles antiques, une forme plus pure, et prennent un sens plus élevé; ce qui

* Voyez la *Vie de Jésus* par Strauss, critiquée par Hoffmann, 1^{er} cahier, p. 97.

** Comparez par exemple, O. Muller, p. 425, sur le mythe de Prométhée.

provient surtout de ce qu'on a acquis peu à peu la conscience de se mouvoir dans le domaine de l'allégorie. Pour s'en convaincre, il suffit de reporter sa pensée sur le rapport des mythes gigantesques et fantastiques de l'ancienne Asie, de la Phénicie, de la Chaldée et de l'Égypte, avec ceux de la Grèce. On peut étudier aussi les mythes grecs eux-mêmes, et comparer, par exemple, ce que Creuzer dit des rapports du Jupiter moderne avec l'ancien Jupiter arcadien et dodonien: le premier ne devient-il pas de plus en plus humain? Ne finit-il pas, pour ainsi dire, par devenir véritablement historique, à tel point qu'en dernier lieu on ne sait plus si l'on doit dire que l'on adore en lui un Dieu, ou un homme* ?

Si nous jetons un coup-d'œil sur les rapports de temps entre les évangiles apocryphes et les évangiles canoniques, il sera de toute évidence que l'on ne peut employer ici le parallèle tiré de la comparaison avec d'autres cycles de légendes ou de mythes. L'histoire apocryphe de Jésus a de telles prétentions à la vérité historique, que, quand elle a un but hérétique, elle entend même prendre la place de l'histoire authentique. Elle est, d'ailleurs, si peu une portion secondaire de la tradition canonique, séparée de la première par des siècles, que, si l'on admet l'époque

* Symbolique, II, p. 465.

tardive assignée par notre critique à la naissance de nos évangiles, elle en est presque contemporaine. A la vérité, nous ne possédons pas encore, sur l'âge des apocryphes, la recherche si désirable que le D^r Thilo a promis de nous donner dans le 3^e volume de son *Codex apocryphus Novi Testamenti* : nous avons néanmoins assez de données, pour montrer que la composition de ces écrits a commencé vers la fin du premier siècle, et que deux des évangiles apocryphes qui nous ont été conservés intégralement, l'évangile appelé *Protévangélium Jacobi* et l'*Évangélium Thomæ israelitæ*, étaient connus par Origène, au plus tard vers la fin du second siècle, s'ils ne l'avaient pas été dès le commencement de ce même siècle par Justin-le-Martyr. Le plus ancien évangile apocryphe qui nous soit connu, est l'*Évangélium nabî Ḥizkiou*. Soit que cet évangile ait été celui de Matthieu, orné de légendes, — ou, comme Credner a essayé de le prouver, le *κίρυκα Πέτρος*, mêlé d'éléments gnostiques par des chrétiens d'origine juive et partisans du Gnosticisme, cité sous une première forme dans les *Clémentines*, et employé sous une autre forme par les Nazaréens, qui y ajoutèrent des légendes pour ornement ; — il nous faudra toujours placer cet évangile vers la fin du premier siècle. Quant au *Protévangélium Jacobi*, il a été cité d'abord par Origène, et plus tard par Grégoire de Nyse, Épiplane, etc. On trouve aussi quelques-unes des légendes qu'il renferme dans le

martyr Justin (Dial. c. Tryph. 70.), et dans Clément d'Alexandrie (*Strom.* v. 7, p. 889, éd. Potter.); mais ces légendes peuvent également provenir de la tradition orale. L'*Évangélium Thomæ israelitæ*, a été cité d'abord par Origène, ensuite par Ambroise et Jérôme, puis signalé par leurs successeurs comme un évangile manichéen. Nous avons déjà vu ci-dessus que la secte gnostique des Marcosiens connaissait au moins quelques-unes des légendes qui s'y trouvent ; or ces sectaires appartiennent à la dernière moitié du second siècle. Selon Credner, leur évangile doit être également une transformation gnostique du *κίρυκα Πέτρος*. Les traces des relations apocryphes sur le Christ se reportent donc à un temps très rapproché de celui assigné par Strauss, à la naissance des évangiles canoniques. Or, quel intérêt que notre critique ait à placer la confection de nos évangiles le plus tard possible, la connaissance que Justin en a eue ne lui permet cependant pas de reculer cette époque au-delà du commencement du second siècle. Puisqu'il fait écrire le troisième évangile par un disciple de Paul, il ne peut même le placer au-delà du premier siècle; et il ne le pourra pas davantage, quant au premier évangile, puisqu'il considère l'*Évangile selon les Hébreux* comme une amplification plus récente de ce premier évangile lui-même; il est au contraire forcé de placer le quatrième évangile après la mort de Jean, si ce n'est même plus tard, à peu près en

l'an 115 après le Christ, puisque, selon lui, il a pris naissance au milieu des disciples éphésiens de Jean. Cet évangile aurait donc une origine plus récente que l'Évangile des Hébreux, et se trouverait presque à égale distance des évangiles apocryphes et des autres évangiles canoniques.

Pour justifier sa présupposition, notre critique peut sans doute faire valoir cette circonstance, que l'Évangile des Hébreux, est, par son caractère apocryphe, une espèce de transition entre la formation des évangiles canoniques et celle des apocryphes. Le point capital ne reste pas moins dénué de preuve : on ne peut en effet démontrer que, quant au temps, la formation des évangiles canoniques et celle des évangiles apocryphes soient très éloignées l'une de l'autre. Ajoutons encore ceci : quoique l'Évangile des Hébreux, dans ce que nous en connaissons, ne contienne qu'un petit nombre de passages apocryphes et grotesques, ces passages contrastent, d'une manière frappante, avec le caractère de nos évangiles canoniques. Jérôme (*in Mich.* 7, 6.) extrait de cet évangile les paroles suivantes, mises dans la bouche de Jésus : « *Modò tulit me, mater mea, sanctus Spiritus in uno capillarum meorum.* » Nous croyons pouvoir soutenir que, s'il se trouvait dans nos évangiles un seul mot pareil à celui-ci : « Ma mère, le Saint-Esprit m'a saisi par un de mes cheveux, » il ne se rencontrerait pas, parmi les lecteurs de la Bible, un seul fidèle qui, à chaque

nouvelle lecture de ce passage, ne s'arrêtât stupéfait, comme devant une statue classique, dont un membre, maladroitement restitué, détruit complètement l'harmonie, trahissant ainsi la main étrangère et malhabile qui l'a restaurée.

Admettons toutefois que l'on puisse assigner une époque plus récente à l'origine de l'histoire apocryphe de Jésus ; admettons que l'histoire canonique, regardée comme la portion primitive du mythe chrétien, date du temps de la mort des Apôtres, par conséquent de l'an 70 à l'an 130, et la seconde portion, celle du mythe apocryphe, de l'an 130 à l'an 200 ; ne sera-ce point encore un fait inexplicable que cette seconde portion, loin d'être revendiquée par l'Église entière, ait été au contraire rejetée par toute l'Église, soit à cause de son peu de certitude, soit à cause de son esprit opposé au Christianisme ? Selon Strauss, si Paul a repoussé les *psôtes* (1. Tim. 1, 4.) des Juifs, c'était uniquement parce qu'ils n'offraient rien d'édifiant pour des chrétiens : il devait cependant s'y trouver des *psôtes* d'édification chrétienne ; car les apocryphes ne renfermaient assurément pas tous des éléments d'hérésie. Si, vers la fin du 1^{er} siècle, l'Église chrétienne s'est montrée si peu attachée à l'histoire de son Sauveur, transmise par les Apôtres ses fondateurs, qu'elle l'ait laissée transformer sous main en tableaux d'imagination, d'où lui est donc venu si subitement cette tenacité pour les produits de sa

propre invention? La cause de cette tenacité serait-elle par hasard dans ce sentiment d'amour paternel, dont les auteurs de la mythologie évangélique ne pouvaient se défendre pour les tableaux de leur imagination? Mais, d'après la supposition de Strauss, ils ne les ont pas inventés à dessein; ils ont pris crédulement les enfants de leur propre caprice pour des émanations du ciel! Ou bien encore l'histoire mythique de Jésus aurait-elle eu, pour se former dans l'Église, un laps de temps plus long que l'autre histoire toute naturelle du prophète de Nazareth, répandue par les Apôtres? Mais Strauss n'exige pas plus de trente ans pour la formation d'un cycle de mythes; et, s'il tient rigoureusement aux dates qui viennent d'être fixées, il nous reste à peine ce même nombre d'années pour cette formation. Cet ami de Paul, qui est l'auteur du troisième évangile, ne peut en effet avoir écrit plus de trente ans après la mort de l'Apôtre. Et en comptant depuis le moment où Jésus a quitté la scène du monde jusqu'à la mort de Pierre et de Paul, on trouve, au contraire, quarante années accordées à des gens aussi capables et aussi actifs que les Apôtres, pour composer avec soin la vie authentique de leur maître.

Tout nous ramène donc à cette croyance, que la foi à l'histoire canonique et la foi à l'histoire apocryphe reposent sur des bases complètement différentes. Ces deux plantes ont germé dans des

éléments différents, l'une dans le terrain solide de la véritable histoire, l'autre dans le domaine aérien de l'imagination.

B. *Miracles de l'Église catholique*.

Les miracles des évangiles apocryphes ne sont pas seulement dénoncés par leurs caractères internes, comme une création imaginaire. Dépouillés de toute garantie de crédibilité, ils furent rejetés par l'Église elle-même. Loin de nuire à l'Évangile, ils devraient donc, par le contraste de leurs couleurs, comme par l'absence de témoignages, servir bien plutôt à confirmer cette histoire authentique du Seigneur. Mais nous rencontrons, dans l'Église catholique, de nombreuses relations de miracles, appuyées des témoignages externes les plus forts, reconnues en outre par l'Église, et se rattachant par une chaîne ininterrompue aux miracles des temps apostoliques, comme ceux-ci aux miracles du Seigneur lui-même. Que penser de ces relations?

Nous l'avons dit, le soleil du fils de Dieu ne s'est point couché, sans laisser les vives lueurs d'un cré-

* Ce paragraphe est un de ceux où nous avons fait subir les plus larges coupures au texte de notre auteur. En agissant ainsi, nous avons usé d'un droit incontestable; mais nous devons loyalement en avertir nos lecteurs. (Note de l'Éditeur.)

puscule miraculeux dans le ciel de son Église. Maintenant, devons-nous admettre, avec les catholiques, que ce crépuscule brille encore du même éclat? — Et, s'il n'est depuis longtemps qu'une illusion, comment ne pas craindre que le crépuscule des temps apostoliques, ou le soleil miraculeux lui-même, aient eu pareillement une existence illusoire?

Nous ne bornons certes pas l'ère des miracles au temps des Apôtres. Les témoignages de Justin-le-Martyr, d'Ignace, d'Origène, nous obligent d'admettre que les forces surnaturelles, si abondamment répandues dans l'âge apostolique, ont conservé leur activité jusque dans le 11^e siècle*.

* Telle est l'opinion commune des théologiens protestants les plus distingués. Mais ce n'est pas seulement durant les trois premiers siècles, que les représentants les plus illustres du Christianisme en ont appelé aux miracles, comme à un témoignage authentique que Dieu ne cessait de rendre à son Église, soit contre les infidèles, soit contre les hérétiques. De même que S. Irénée défait les hérétiques du second siècle de produire pour leur défense des miracles comparables à ceux qui s'opéraient souvent en faveur de la foi catholique romaine, S. Pacien, S. Augustin, tous les Pères, tous les écrivains ecclésiastiques les plus éminents par leurs vertus et leurs lumières, ont opposé continuellement aux hérétiques de leur époque le privilège des miracles conféré à la seule véritable Église. Il faut convenir, dit à ce sujet un fougueux adversaire du Catholicisme, Middleton (*Libres recherches sur le don des miracles*), il faut convenir que la prétention aux miracles était

Néanmoins, quand nous voyons ces hommes, et *Origène* en particulier, parler seulement d'un petit nombre d'effets postérieurs et isolés de ces forces jadis si actives, et les légendes miraculeuses devenir au contraire de jour en jour plus nombreuses et plus bizarres, précisément à partir du 11^e siècle, nous sommes forcés de reconnaître que la plupart

• universellement affirmée et reconnue dans tous les pays
• chrétiens et dans tous les siècles de l'Église jusqu'à l'époque
• de la Réforme; car l'histoire ecclésiastique ne fait aucune
• différence entre un siècle et un autre, mais poursuit la suc-
• cession de ses miracles comme de tous les autres événements
• ordinaires, dans le cours de tous les siècles indifféremment
• jusqu'à cette circonstance mémorable... Il n'y a pas un seul
• point de l'histoire si constamment, si clairement, si unani-
• mement affirmé par les historiens ecclésiastiques que la suc-
• cession continuelle de ce pouvoir des miracles dans tous les
• siècles, depuis le plus ancien des Pères, qui le premier en a
• parlé, jusqu'à la Réforme. Enfin cette succession est prolongée
• encore plus loin, et jusqu'à nos jours, par des personnes
• d'un caractère également distingué sous le rapport de la
• probité, de la science et de la dignité dans l'Église romaine;
• au point que le seul doute qui puisse encore nous rester,
• est de savoir si l'on doit se fier, ou non, aux écrivains ecclé-
• siastiques; car, si l'on peut leur donner quelque croyance
• dans le cas actuel, il faut l'étendre à tous les autres, la
• raison qui portera à les croire dans un siècle quelconque,
• se trouvant avoir la même force dans tout autre, pour tout
• ce qui regarde le caractère des personnes qui attestent, ou
• la chose attestée..... L'opinion générale des docteurs protes-
• tants est que les miracles continueront d'avoir lieu dans les

des relations postérieures doivent être attribuées à une prodigieuse crédulité. Nous ne nous en associations pas moins à la croyance que, depuis le 14^e siècle jusqu'à nos jours, le miracle n'a jamais cessé entièrement d'exister dans l'Église chrétienne; et par le mot miracle, nous entendons un événement qui s'écarte complètement du cours bien connu de la

• trois premiers siècles. Le D^r Waterland le fait descendre jusqu'àu 14^e, et le D^r Beriman jusqu'au 16^e. Ceux-ci ont inconsciemment livré la cause protestante entre les mains de ses ennemis; car chacun peut voir la ressemblance que les principes et la pratique du 14^e siècle, tels que les Pères les plus distingués de ce siècle les représentent, ont avec les rites actuels de l'Église romaine.... En accordant aux papistes un siècle de miracles après le temps des Apôtres, nous nous embarrasserions dans un amas de difficultés, dont nous ne pourrions jamais nous tirer entièrement, sans accorder également les mêmes pouvoirs au siècle où nous vivons. Ainsi pour nier nos miracles, il ne suffit pas de démentir tel ou tel auteur; il faut dire que tous les Pères, tous les écrivains ecclésiastiques les plus illustres, depuis les Apôtres jusqu'à la Réforme, et, depuis cette époque, les prélats et les théologiens catholiques les plus respectables, ont été perpétuellement des fous, ou des imposteurs. Un tel paradoxe est plus incroyable que les miracles. Là, où une âme droite ne peut s'empêcher d'admirer des vertus surnaturelles, pourquoi refuserait-elle de reconnaître d'autres faits surnaturels, qui en sont la juste récompense? Quoi de plus digne de Dieu, que de subordonner sans cesse les lois subalternes de l'ordre physique aux intérêts supérieurs de l'ordre moral?

(Note de l'Éditeur.)

nature, et dont la Religion est le principe et la fin. Mais il est hors de doute (et des savants catholiques, qui se sont livrés à un examen consciencieux de ce fait, l'ont eux-mêmes démontré), qu'à l'égard de la grande majorité des relations de ce genre, il existe de deux choses l'une : ou l'Histoire garde sur elles un silence absolu, et par cela même elles

• Notre auteur va jusqu'à dire, un peu plus haut, que les miracles authentiques de nos saints sont à la masse de nos légendes ce qu'une goutte d'eau est à la mer. En reproduisant ces assertions, nous sommes bien loin d'en assumer la responsabilité. Mais, si exagérées qu'elles puissent être, ne sont-elles pas remarquables encore de la part d'un protestant? (Voyez sur ces questions le savant et judicieux ouvrage du P. Honoré de Sainte-Marie, *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique touchant l'histoire de l'Église, les ouvrages des Pères, les Actes des anciens martyrs, les Vies des Saints*, etc., 3 vol. in-4°.) — Il y aurait tout un livre à faire sur la continuité des miracles au sein de l'Église. Plusieurs apologistes ont déjà élaboré quelques-uns des matériaux qui devraient entrer dans la composition de cet ouvrage; mais il serait fort à désirer qu'un homme d'un esprit sûr et d'une profonde érudition consacrat ses forces à résumer et à compléter leurs recherches. En attendant, on peut consulter : *Le chrétien catholique*, par DIEBACH; *La religion prouvée par un seul fait* (le miracle de Tipasa); — *De élinguatis mysterium SS. Trinitatis celebrantibus*, par SCHMIEDTUS; — *Discours concernant le tremblement de terre et l'éruption qui firent échouer la tentative de Julien pour rebâtir le temple de Jérusalem*, par WARBERTON, traduct. fr., 1754, 2 vol. in-12; — et sur des faits contemporains, cfr *Les stigmatisées du Tyrol*, par L. BONÉ; *Les plaies sanglantes du Christ*, par WELAND.

n'offrent plus que le caractère de légendes populaires ; ou la critique historique nous révèle ce qu'elles ont de factice, et prouve ainsi qu'une illusion grossière, ou parfois même la fourberie, ont présidé à leur composition.

Les deux auteurs principaux de légendes apocryphes, *Siméon* le métaphraste, dans le *xii^e* siècle,

Metz, 1844. — *Foi et lumières*, p. 227 et suiv., etc. — Nous nous bornerons à citer ici les preuves d'un miracle opéré, à la fin du *v^e* siècle, en faveur des fidèles de Tipasa, auxquels le roi arien Hunnéric fit arracher la langue. Après cette mutilation, ils conservèrent l'usage de la parole, et, dispersés par tout l'Orient, ils ne cessèrent d'y prouver la vraie foi par leur prédication miraculeuse. Ce fait si public, et qui dura de longues années, est attesté par tous les historiens contemporains qui avaient été à portée de le constater, et nous trouvons dans leur témoignage toutes les conditions réclamées par la critique la plus exigeante. Citons brièvement ces témoignages : 1^o le comte Marcellin affirme dans sa *Chronique* (indiction *vi^e*, année 484, dans le *Thesaur. tempor. de Scaliger*) qu'il a vu à Constantinople quelques uns de ces confesseurs qui avaient la langue coupée, et qu'il les a entendu parler aussi distinctement que qui que ce soit. — 2^o le saint évêque de Vite, Victor, témoin oculaire de la persécution, assure que plusieurs de ces confesseurs vivaient encore à l'époque où il écrivait, et il parle spécialement d'un sous-diacre, nommé Réparatus, qui se retira à Constantinople, où il était respecté et admiré de tout le monde. (Cf. son *Hist. persecutionis vandalicæ, sive africanæ*, sub Genserico et Hunnerico, Vandalorum regibus). — 3^o Victor de Tunes rend le même témoignage : « Hunnéric, roi des Vandales, dit-il, coupa la langue aux confesseurs, et

et *Jacobus de Voragine*, dans le *xiii^e*, n'ont-ils pas été jugés comme ils le méritent par les membres de leur propre église ? Voici en quels termes le célèbre dominicain Cano parle de la légende dorée : *Hanc homo scripsit ferret oris, plumbei cordis, animi certè parùm sobrii et prudentis* (Loc. theol. lib. II, c. 6.).

toute la ville royale, où leurs corps sont ensevelis, atteste qu'ils ont parlé de la manière la plus distincte jusqu'à la fin de leur vie, quoiqu'ayant la langue coupée (Cf. sa *Chronique*, dans le *Thesaur. tempor. de Scaliger*). » — 4^o A ces dépositions vient s'ajouter celle de l'empereur Justinien : « Nous avons vu nous mêmes, dit-il, ces hommes vénérables qui, ayant la langue coupée jusqu'à la racine, racontaient leur supplice d'une manière miraculeuse (Codicis I, 4, in princ.). » — 5^o Procope, quoiqu'il se montre peu bienveillant pour les Chrétiens, constate pareillement la notoriété de ce miracle : « Hunnéric, dit-il, fut de tous les princes de sa race le plus cruel envers les Catholiques, qu'il contraignit d'embrasser l'hérésie d'Arius, par toute sorte d'affronts, par le feu et par tous les autres supplices imaginables, faisant même couper à plusieurs la langue jusqu'au gosier. Il y en avait encore plusieurs de notre temps à Constantinople, qui parlaient très bien, et qui ne se sentaient en aucune manière incommodés du supplice qu'on leur avait fait souffrir (Gærre de *Vandalis*, livre I^{er}). » — 6^o Enée de Gaza, d'abord payen et néo-platonicien, puis philosophe chrétien, ne pouvant se décider à croire ce prodige, voulut l'examiner par lui-même ; or voici en quels termes il expose le résultat de ses observations : « Je les ai vus, ces hommes vénérables, persécutés par le tyran de l'Afrique, qui leur a fait couper la langue, parce qu'ils n'ont pas

Au reste, dans la limite où les récits miraculeux de l'Église chrétienne peuvent soutenir un parallèle véritable avec les miracles des temps apostoliques, nous n'hésiterons pas à proclamer et à soutenir que le Sauveur a opéré des prodiges dans les temps modernes, comme au temps des Apôtres, lorsqu'il l'a jugé nécessaire. N'a-t-il pas promis d'être avec son Église, jusqu'à la fin des siècles?

c. Des miracles attribués à Mahomet.

Suivant la nouvelle exégèse, les disciples du prophète nazaréen n'ont cessé de cacher, sous des guirlandes symboliques, les formes arides et vulgaires de sa vie. Mais ceux du prophète arabe n'ont pas

voulu consentir à ses impiétés. Ils ont eu recours à l'auteur de la nature, qui leur a, au bout de trois jours, rendu l'usage de la parole, sans leur donner néanmoins d'autres langues à la place de celle qu'on leur avait ôtée. Je les ai entendus parler d'une manière si distincte, et d'une voix si bien articulée, que j'en étais stupéfait; je cherchais l'instrument qui pouvait former en eux la parole et ne me fiant pas à mes oreilles, j'en ai voulu remettre l'examen à mes yeux; je leur ai fait ouvrir la bouche, j'y ai trouvé la langue coupée dans la racine même; de sorte que mon admiration fut moins de les entendre parler, que de les voir vivre après cela, contre toutes les lois de la médecine et contre l'ordre de la nature (Transformiste, dans Gallandus, *Bibl. Patr.*, t. X. p. 627).

(Note de l'Éditeur.)

épargné à la vie de leur maître les ornements mythiques les plus absurdes. Si le sage de Nazareth a mis de la salive sur les yeux de l'aveugle-né, pour le faire jouir de la lumière, le sage de la Mecque a craché sur le roc, et le roc s'est transformé en sable. Si le sage de Nazareth a nourri 5000 hommes avec cinq pains, le sage de la Mecque a nourri une armée avec deux dattes. Si, d'un seul mot, le sage de Nazareth a fait mourir et dessécher un figuier, le sage de la Mecque, dédaignant de s'approcher lui-même de l'arbre, l'a fait venir à lui, d'un seul mot. Si la pénétration des ennemis de Jésus de Nazareth les a portés à mettre sa puissance à l'épreuve, en exigeant de lui un signe céleste, exigence qu'il a repoussée, la perspicacité des ennemis du prophète de la Mecque ne leur a vraiment pas fait exiger de lui de moindres preuves; car un jour, Habib, fils de Malek, lui adressa cette demande: « Mahomet, il est midi; « si tu veux que nous te croyons, fais qu'il soit « nuit à l'instant. Tu te placeras sur la montagne « Abu Kobais; tu ordonneras à la lune, qui est « maintenant près du soleil (car nous sommes au « cinquième jour de la lune), d'être pleine à l'in- « tant même. Tu lui commanderas ensuite de se « placer au-dessus de la Kaaba, et de faire sept « fois le tour de la maison sainte; et tu lui donne- « ras l'ordre de se prosterner devant la Kaaba, « de te faire ensuite une profonde révérence, « et de te dire en bon arabe, en arabe que

« les Arabes de la ville et ceux de la campagne
 « puissent comprendre : Paix à toi, véritable apô-
 « tre de Dieu! Après cette révérence, tu lui ordonne-
 « ras d'entrer sous ton vêtement par le coude droit
 « et d'en ressortir par le coude gauche; elle devra
 « ensuite se séparer en deux parties égales, dont
 « l'une ira se placer à l'occident; puis, avec la légè-
 « reté du saut d'une sauterelle, elles devront faire
 « un bond en même temps et se réunir de nou-
 « veau. » Et Mahomet éluda-t-il cette demande
 comme le Nazaréen (Matth. 16, 4, 4.) ? « Je ne
 « suis point de ceux qui éludent les épreuves; dit-
 « il. *Il prononce une parole, et il fait nuit à midi, et*
 « *la lune vient avec la rapidité de l'oiseau et exécute*
 « *les sept évolutions autour de la maison sainte de*
 « *la Kaaba, et elle se prosterne devant elle, au grand*
 « *étonnement de tous les assistants; puis elle s'approche*
 « *du prophète, et lui fait un salut respectueux; elle crie*
 « *ensuite tout haut en arabe très pur, et en présence de*
 « *tous les habitants de la Mecque : Paix sur toi, ô*
 « *Achmed ! Puis obéissante, elle entre dans la manche*
 « *droite du prophète, et ressort par sa manche gauche;*
 « *elle se partage ensuite en deux parties, dont l'une va*
 « *se placer à l'orient et l'autre à l'occident; ces deux*
 « *parties se réunissent de nouveau, et elle poursuit*
 « *tranquillement sa marche comme auparavant, sans*
 « *qu'on puisse s'opercévoir du moindre dérangement;*
 « et 470 habitants de la Mecque embrassèrent la
 « foi de Mahomet. Seul, le stupide Abuschahal

« dit: Mahomet nous a encore joué un de ses tours,
 « car tout ceci est pure sorcellerie ! »

Il faut convenir qu'Abuschahal s'est comporté
 bravement ! Avec tout le respect que nous devons à
 la force de résistance dont sont doués les libres
 penseurs de Weimar et d'Heidelberg, nous leur de-
 manderons s'ils auraient pu résister à un pareil as-
 saut. Quant au prophète de la Mecque, nos lec-
 teurs avoueront qu'il y aurait de l'injustice, après
 une pareille épreuve, à lui refuser le droit de se faire
 écouter. S'il se rencontrait cependant, parmi nos
 lecteurs, un second Abuschahal, qui exigeât d'au-
 tres preuves de la puissance du prophète arabe,
 nous le renverrions à la *Vie de Mahomet* par Ga-
 gnier, où il en trouvera en abondance, avec l'indi-
 cation constante des répondants de Mahomet.

Mais que dit l'Histoire de ces miracles sans pareils,
 en comparaison desquels ceux de la légende dorée
 elle-même ne sont rien ? Le lecteur pourrait à peine
 s'y attendre : les relations écrites n'en offrent les
 premières traces que 200 ans après l'époque qui
 leur a été assignée. Et voici qui est bien plus fort :
 Mahomet lui-même, dans un grand nombre de
 passages du Coran, avoue que *la puissance d'opérer*
des miracles ne lui a pas été donnée. Nous avons déjà
 eu l'occasion de citer un aveu de ce genre; mais il
 en existe beaucoup d'autres. Pour faire disparaître
 du Coran ces modestes aveux, le moslem pas-
 sionné pour le merveilleux est forcé de recourir à

l'eau dissolvante de l'exégèse, tout comme le Rationalisme ennemi du surnaturel, pour enlever du Nouveau-Testament l'appel hardi du Nazaréen à ses propres miracles. Mais on connaît aussi ce dissolvant en Orient.

Ce qui précède suffira, pour démontrer combien est hasardée la vague assertion que toutes les religions ont, comme la religion chrétienne, entouré leurs auteurs d'une auréole de miracles, offrant en apparence la même crédibilité historique.

CHAPITRE V.

DES CONTRADICTIONS DE L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE.

Quoique la crédibilité de l'histoire évangélique ait été solidement établie par les recherches des anciens apologistes, la critique moderne a cru trouver les plus fortes preuves du contraire dans les contradictions des historiens du Christ. Il nous faut donc examiner encore cette difficulté, qu'on nous oppose comme décisive. Quand on a abjuré la foi à la Providence, il est naturel de clore ses études historiques par ce mot de Voltaire : « l'Histoire est une fable convenue. » La raison se révolte heureusement contre un pareil suicide. De même que le scepticisme dogmatique, finissant par douter de ses doutes, revient à

la foi en une vérité dogmatique, de même aussi le scepticisme historique, après avoir rejeté toute foi à l'observation d'autrui, et, qui plus est, à son observation personnelle, finit par admettre une certaine perception de la vérité historique, quelque inadéquate qu'elle lui paraisse. Bayle n'a-t-il pas fini par se railler lui-même de son pyrrhonisme ? Dans un écrit composé peu de temps avant sa mort, il s'amusa à prouver que la bataille de Hochstedt était une fable. Parmi les faits qui révèlent l'infirmité de l'esprit humain, cet exemple ne doit pas assurément tenir le dernier rang.

L'opinion des théologiens qui voient dans l'écriture un ensemble parfaitement homogène, n'est point assurément sans vérité ; elle est surtout bien préférable à celle des critiques téméraires, qui croient pouvoir séparer l'esprit de l'Écriture sainte des paroles qui en sont le corps, comme on sépare (s'il est permis d'employer cette comparaison burlesque) le pain de sucre du papier qui lui sert d'enveloppe. Mais si l'écorce ne peut être indifférente au cœur de l'arbre, faut-il pour cela confondre ces deux choses ? Tous nos membres sont les parties d'un même corps ; aucun ne lui est totalement inutile ; c'est un seul et même principe naturel qui fait croître les cheveux sur la tête et fait battre le cœur dans la poitrine ; l'importance de ces deux choses pour la vie du corps n'en est pas moins très différente. S'il en était autrement, pourquoi la vie de l'homme se prolonge-